

Corrigé de l'explication du texte de Nietzsche, extrait du *Crépuscule des Idoles*, §1 de La « raison » dans la philosophie

Vous allez me demander tout ce qui, chez les philosophes, relève de l'idiosyncrasie¹ ?... C'est, par exemple, leur absence de sens historique, leur haine contre l'idée même de devenir [...]. Ils croient faire *honneur* à une cause en la « déshistorisant », en la considérant *sub specie aeterni*, en la momifiant. Tout ce que les philosophes ont manié depuis des millénaires, ce n'étaient que des momies d'idées ; rien de réel n'est sorti vivant de leurs mains. Ils tuent, ces Messieurs les idolâtres des notions abstraites, ils empaillent lorsqu'ils adorent, ils mettent tout en péril de mort lorsqu'ils adorent. La mort, le changement, le vieillissement, tout autant que la procréation et la croissance, suscitent en eux des objections, si ce n'est une réfutation ! Ce qui est ne *devient* pas ; ce qui devient n'est pas... Et pourtant, ils croient tous, et même avec l'énergie du désespoir, à l'Être. Mais comme ils ne peuvent le saisir, ils cherchent des raisons pour expliquer qu'il leur échappe. « Il faut qu'il y ait une apparence trompeuse, une supercherie, pour que nous ne percevions pas l'Être ? Où est donc ce qui nous trompe ? » ... « Nous le tenons, s'écrient-ils ravis, ce sont les sens ! ... Ces sens *qui, par ailleurs, sont si immoraux*, ils nous trompent sur le monde *vrai*. Moralité : il faut se libérer de l'illusion des sens, du devenir, de l'histoire, du mensonge ! L'histoire n'est que la foi accordée aux sens, la foi accordée aux mensonges. Moralité : dire non à tous ceux qui prêtent foi aux sens, à tout le reste de l'humanité : ce n'est que « plèbe » ! Donc être un philosophe, être une momie, figurer le « monotono-théisme » par une mimique de croque-mort ! Et surtout, que l'on ne vienne pas nous parler du *corps* – cette pitoyable *idée fixe* des sens ! - , entaché de toutes les fautes logiques imaginables, récusé, et même impossible, *malgré* l'impertinence qu'il a de se comporter comme s'il était réel ! ... »

Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, §1

(Thème)

La raison, que l'on considère comme la faculté de distinguer le vrai et le faux, peut-elle produire des illusions ?

(Thèse)

Dans cet extrait du premier paragraphe du chapitre intitulé « La « raison » dans la philosophie » du *Crépuscule des Idoles*, Nietzsche met au jour l'intention et la conséquence des philosophies idéalistes, qui consistent à dévaluer le monde sensible et la vie au nom de vérités supérieures et immobiles. La métaphysique classique est non seulement un refus du monde mais aussi la théorisation d'un tel refus. Nietzsche, dans ce texte, critique radicalement et furieusement de telles théories de l'être, en montrant qu'elles n'atteignent que des illusions et en en faisant éclater toutes les incohérences et les contradictions internes.

1 Personnalité psychique propre à chaque individu / Manière particulière d'être / nature propre

(Problème)

En quoi la critique des thèses idéalistes, affirmant la supériorité de l'essence sur l'existence, de l'Être sur le devenir, permet-elle de mettre au jour les impensés de la métaphysique et de faire resurgir la valeur de la vie sensible ?

(Plan)

Ce texte s'organise en trois moments. Le premier, allant du début à « ce qui devient n'est pas », relate le mépris de la vie par les philosophes rationalistes. Ils l'empêchent et l'abîment car ils ne la supportent pas. Dans la deuxième partie, allant de « devenir » jusqu'au mot « plèbe », Nietzsche montre les fondements théoriques créés par cette métaphysique pour justifier la haine du devenir et des sens. La dernière partie achève ce premier paragraphe par une réhabilitation par elle-même du corps : si l'enjeu des philosophies classiques et des monothéismes est de nier le corps, comment le faire sans commettre une pétition de principe ? Nier le corps, c'est toujours finalement l'affirmer !

Première partie : « Vous allez me demander... ce qui devient n'est pas. »

Vous allez me demander tout ce qui, chez les philosophes, relève de l'idiosyncrasie² ?... C'est, par exemple, leur absence de sens historique, leur haine contre l'idée même de devenir [...]. Ils croient faire *honneur* à une cause en la « déshistorisant », en la considérant *sub specie aeterni*, en la momifiant. Tout ce que les philosophes ont manié depuis des millénaires, ce n'étaient que des momies d'idées ; rien de réel n'est sorti vivant de leurs mains. Ils tuent, ces Messieurs les idolâtres des notions abstraites, ils empaillent lorsqu'ils adorent, ils mettent tout en péril de mort lorsqu'ils adorent. La mort, le changement, le vieillissement, tout autant que la procréation et la croissance, suscitent en eux des objections, si ce n'est une réfutation ! Ce qui est ne *devient* pas ; ce qui devient n'est pas...

La première question du texte est d'emblée une provocation car elle lie « **les philosophes** » à « **l'idiosyncrasie** ». « **Vous allez me demander tout ce qui chez les philosophes relève de l'idiosyncrasie ?** » Autrement dit, Nietzsche affirme ici qu'il va exposer ce qui constitue le propre de la philosophie idéaliste, comme on repère les idiomes d'une langue, à savoir ce qui n'appartient qu'à elle. On peut s'étonner cependant de la liaison de ces deux mots : car si l'idiosyncrasie renvoie au singulier comme ce qui est non substituable et non extensible, la philosophie prétend à l'universalité ou au moins à des affirmations universelles. Cela signifie d'emblée que le discours des philosophes n'est pas fondé, au sens d'un fondement universel et nécessaire, mais seulement renvoyé à une nature singulière et par là-même relative et arbitraire. Autrement dit, ce qui fonde le discours des philosophes rationalistes n'a aucun fondement par lui-même, contrairement à ce qu'ils prétendent. Cela n'est qu'un commencement dans le temps, par conséquent il s'agit seulement d'une conception dont le propre est de pouvoir être autrement ou ne plus être. Ce qui justifie leur discours, c'est un choix et en aucun cas une nécessité de l'Être. Pour Nietzsche, leur choix, c'est de calomnier la vie. Ce refus de la vraie vie, comme croissance et expansion immanente se traduit dans la méthodologie métaphysique qui cherche à expliquer en « **déshistoricisant** », c'est-à-dire en ôtant la dimension spatio-temporelle des phénomènes. La métaphysique cherche des causes éternelles, ce qui est « *sub specie aeterni* ». Elle place l'idée plus haut que les événements du monde, plus haut que le devenir et en faisant de l'idée la mesure de ce qui est et de ce qui n'est pas. Or l'idée d'une cause en soi n'a pas de sens réel, car elle est au-delà du réel. L'emploi du latin peut signifier que parler d'une cause qui vaut éternellement relève d'une langue morte, comme le confirme juste après le participe présent « **en la momifiant** ». La cause métaphysique ressemble à une momie,

2 Personnalité psychique propre à chaque individu / Manière particulière d'être / nature propre

au sens où elle paraît vivante mais à l'intérieur, elle est morte et empêche la vie de continuer. La cause éternelle hors du temps nous rend insensibles à l'événement sensible.

La deuxième partie de cette première partie du texte insiste sur la dimension négatrice de la vie par la métaphysique : « **Tout ce que les philosophes ont manié depuis des millénaires, ce n'étaient que des momies d'idées ; rien de réel n'est sorti vivant de leurs mains. Ils tuent, ces Messieurs les idolâtres des notions abstraites, ils empaillent lorsqu'ils adorent, ils mettent tout en péril de mort lorsqu'ils adorent.** » La philosophie rationaliste, contrairement à ce qu'elle affirme, n'est pas la science du réel, elle est au contraire ce qui nous en détourne, faisant de ce dernier un obstacle à la connaissance vraie. Ce qui alimente la philosophie classique, c'est la haine contre l'idée même de devenir. Nietzsche fait surgir l'incohérence de la métaphysique classique qui n'est pas exempte de ce qu'elle écarte, à savoir de sentiment et de passion. Quand elle déclare ne se mouvoir que dans l'élément du logos, c'est-à-dire du rationnel, et fuir le sensible haïssable, elle use à son insu de ce qu'elle prétend écarter, à savoir le sentiment. Cette haine du devenir se mesure, par exemple, dans la philosophie platonicienne, quand elle affirme que la vie sensible est une vie instable et confuse contre la vie intelligible. Ainsi la vie du corps est toujours une vie remplie de « tracas et d'instabilité » comme l'écrit Platon dans le *Phédon*. Pour ce dernier, le corps est soumis au changement et à l'altération, contrairement à l'âme qui peut atteindre les essences et par là-même ce qui ne change pas. Le monde sensible en cela n'est qu'un monde de passage ou d'attente : le vrai monde est derrière le monde. Du point de vue de la vie réaffirmée par Nietzsche, les Idées de la métaphysique ressemblent donc à des « momies ». La momie est un arrêt du temps puisqu'elle est arrachée par des artifices au devenir. Et c'est précisément cet arrêt que vénèrent les philosophes, sans comprendre explicitement pour autant qu'ils ne font que vouer un culte à la mort. Les Idées philosophiques sont comparées aux animaux empaillés et les philosophes aux empaillleurs. Le but de l'empaillleur est de conserver le passé dans le futur, en cela il renvoie à la finalité du philosophe rationaliste qui refuse toute perturbation par le vivant et le présent. Mais si l'empaillleur sait qu'il s'agit seulement d'une trace d'une vie passée, le philosophe considère ces idées mortes comme la vie même. Il est alors dans « l'idolâtrie », c'est-à-dire dans un amour excessif et aveugle, puisqu'il ne se rend pas compte qu'il adore non pas la vie des Idées mais la mort qu'elles incarnent. Nietzsche fait là aussi surgir le refoulé de la métaphysique classique, puisque celle qui prétend émanciper les êtres humains de la croyance et de l'obscurité, est en réalité elle-même aveuglée par ses propres discours. Pour le dire autrement, la raison qui, traditionnellement, est présentée comme ce qui permet de renverser les idoles en est une.

Contre un tel « péril », il faut affronter tout ce qui a été écarté par la métaphysique classique, comme « **la mort, le changement, le vieillissement, tout autant que la procréation et la croissance** ». Ces termes exaltent la vie, au sens où ils refusent de la dénaturer. Elle est expansion et accroissement, contradictions puissantes, et création mouvante. Elle est précisément ce qui nous pousse à nous découvrir comme des sujets du devenir et à vivre comme des présences multiples au monde lui-même varié. Tous ces mots indiquent un mouvement intérieur à la fois biologique et existentiel. Contre l'assignation à la forme par la métaphysique classique, Nietzsche fait voir la transformation.

Nietzsche rappelle à la fin de cette première partie que toute une tradition philosophique et religieuse s'est édifiée dans l'opposition stricte de deux instances opposées : l'Un, l'Être, l'immuable contre le multiple, l'existence et le mouvement. Or c'est précisément cette façon de découper le réel selon des catégories prétendument ontologiques que ce texte fait voler un éclat pour retrouver qui nous sommes, à savoir des êtres du devenir, de l'incorporation, de la confrontation charnelle aussi bien avec ce qui exalte et que ce qui fait souffrir. C'est la séparation entre les deux qui est radicalement fautive. Dans la métaphysique, le devenir est toujours un moindre être, voire un non Être, par rapport à l'Être permanent. Le devenir est ontologiquement méprisé. Nietzsche renverse l'ordre des priorités métaphysiques en affirmant que c'est le devenir qui caractérise fondamentalement la vie.

Il veut renverser la métaphysique en montrant ses incohérences. Il écrit en effet : « **Ce qui est ne devient pas ; ce qui devient n'est pas...** » Nietzsche fait surgir l'absurdité de la métaphysique, alors même que la formule paraît implacable. La métaphysique est seulement une pure construction de concepts, qui n'ont rien à voir avec ce qui existe. Pour Nietzsche, l'être réel, apparaissant et disparaissant, se métamorphosant sans cesse est toujours devenir, il n'y a pas de séparation possible, car il n'y a pas que des êtres singuliers, propres, différents. « L'Être » est toujours espace et temps donc il est devenir, il est le manifeste pour nos sens qui à la fois surgit, produit et varie.

Deuxième partie : « Et pourtant [...] plèbe

Et pourtant, ils croient tous, et même avec l'énergie du désespoir, à l'Être. Mais comme ils ne peuvent le saisir, ils cherchent des raisons pour expliquer qu'il leur échappe. « Il faut qu'il y ait une apparence trompeuse, une supercherie, pour que nous ne percevions pas l'Être ? Où est donc ce qui nous trompe ? » ... « Nous le tenons, s'écrient-ils ravis, ce sont les sens ! ... Ces sens *qui, par ailleurs, sont si immoraux*, ils nous trompent sur le monde *vrai*. Moralité : il faut se libérer de l'illusion des sens, du devenir, de l'histoire, du mensonge ! L'histoire n'est que la foi accordée aux sens, la foi accordée aux mensonges. Moralité : dire non à tous ceux qui prêtent foi aux sens, à tout le reste de l'humanité : ce n'est que « plèbe » !

La seconde partie s'ouvre sur le verbe « **croire** ». Ce qui doit étonner, puisqu'il renvoie aux philosophes rationalistes, qui opposent précisément la ou leur raison à la croyance. Pour Nietzsche, l'Être qu'ils érigent est une idole qui s'ignore. Elle existe seulement dans un discours qui est étranger à la réalité singulière des choses. Par conséquent, c'est une illusion de la métaphysique qui donne un sens définitif aux choses, qui fixe le monde dans un sens. Il faut alors briser une telle illusion pour retrouver un rapport plus riche au monde, une perspective plus puissante et plus favorable à la vie que celle à l'œuvre dans la métaphysique. Pour Nietzsche, la vérité n'existe pas, il n'y a que des interprétations. S'il faut refuser la philosophie idéaliste, c'est parce que son interprétation qu'elle tient pour une vérité par elle-même nous détourne des sens et du corps, ce qui fait que la vie arrive.

Or il n'y a pas de démonstration possible du refus des sens. Il s'agit seulement d'un point de vue, qui est produit par « **une énergie du désespoir** ». Cette expression a un double sens, d'une part il montre la vacuité du discours métaphysique, puisque nous ne pouvons pas exister sans nos sens, d'autre part parce qu'il révèle que la métaphysique est toujours aussi une morale du renoncement. Accuser les sens, c'est être en réaction à la vie. La métaphysique critique les sens pour calomnier et défigurer la vie. Cette défiguration de la vie, c'est le symptôme d'un certain type de vie qui se nie elle-même. La critique épistémologique et ontologique des sens et du sensible par la métaphysique a également aux yeux de Nietzsche une fonction cachée, première, déguisée pour atteindre et nier la sensualité, dont il faut pourtant restituer sa plénitude, si l'on veut retrouver la santé, c'est-à-dire la puissance de vivre.

« **L'apparence trompeuse** », ennemie de la métaphysique, peut renvoyer à la philosophie de Descartes qui justifie la valeur examinatrice de la raison, par opposition aux sens qui nous trompent. Pour Descartes, les sens reçoivent passivement le réel. En cela, nous ne pouvons pas compter sur eux pour nous indiquer comment est organisé le réel, ce qui suppose d'en dégager la loi. Connaître, c'est trouver la loi derrière le phénomène. Or pour Nietzsche une science ne peut pas ainsi se défaire des sens car le savoir du sensible ne peut se faire sans eux. Ils sont en cela premiers et indépassables, y compris dans la connaissance.

Mais pour Nietzsche la justification de la dévalorisation par la métaphysique des sens n'est pas seulement un question épistémologique, elle est aussi morale. En cela, la métaphysique est une

arme au service de la morale qui nie la vie : « *Ces sens qui, par ailleurs, sont si immoraux* ». Contre la perspective morale et religieuse, il faut inverser cela, c'est-à-dire réhabiliter les sens et montrer que le monde apparent est le seul vrai monde et que l'autre n'est que mensonge. La métaphysique et le christianisme livrent un combat sans merci à la vie elle-même, en la faisant passer pour coupable. A la fin de cette seconde partie, Nietzsche réaffirme l'idée selon laquelle la dévaluation des sens relève de « **la foi** » et donc de la croyance. Mais le terme foi peut signifier aussi la confiance. Il faut retrouver alors pour Nietzsche notre confiance spontanée dans nos sens car ils sont ce par quoi nous pouvons entrer en rapport avec les choses singulières du monde que le concept ne fait que déformer comme il l'explique dans *Le livre du philosophe*. Dans ce dernier, il montre en effet que le concept menace toujours de nous détourner des choses. Ainsi voir la vraie feuille suppose de ne pas se satisfaire du seul concept, car dans sa généralité, il perd la feuille singulière, seule feuille réelle, toujours particulière et donc radicalement différentes des autres feuilles. Il faut retourner « aux sens » et à « l'histoire », c'est-à-dire retrouver les choses et les événements contre les abstractions rationnelles qui nous en éloignent.

Contre la philosophie rationaliste, Nietzsche s'en remet à « **la plèbe** » qui, spontanément, se fie aux sens. Autrement dit, il faut refuser le découpage que fait la philosophie idéaliste entre l'homme ignorant du peuple qui use de ses sens et l'homme de la métaphysique qui en use lui aussi mais en prétendant qu'ils sont faux. Le ton ironique de Nietzsche permet d'inverser positivement ce qu'il dénonce. Il s'agit, en effet, de retrouver la valeur du rapport sensible aux choses. Faire cela, c'est dire oui à la vie et c'est en même temps s'arracher aux croyances et aux idoles de la métaphysique.

Troisième partie : « Donc, être un philosophe... à la fin »

Donc être un philosophe, être une momie, figurer le « monotono-théisme » par une mimique de croque-mort ! Et surtout, que l'on ne vienne pas nous parler du *corps* – cette pitoyable *idée fixe* des sens ! - , entaché de toutes les fautes logiques imaginables, récusé, et même impossible, *malgré* l'impertinence qu'il a de se comporter comme s'il était réel ! ... »

Nietzsche, dans cette troisième partie, conclut sur l'être philosophe qui se veut être un sujet purement rationnel, c'est-à-dire sans le corps. Contre cela, il s'agit au contraire de repartir du corps redéfini comme puissance de vie. Il écrit dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Celui qui est éveillé, celui qui sait dit : corps je suis de part en part et rien d'autre. » Celui qui est éveillé, c'est celui qui est lucide, c'est celui qui considère que cela n'est pas le corps qui est un préjugé mais l'idée d'une âme-substance. On est aux antipodes du privilège de l'âme sur le corps de Platon et du cogito auto-fondé de Descartes. Si on prend ces métaphysiques à la lettre, bien vivre serait vivre comme un pur « je raisonne ». Pour Nietzsche, en faisant cela, la métaphysique érige la « monotonie » en norme de vie. Il faudrait vivre sur un ton ou une tonalité unique, une répétition sans aucune variation, ni variété. Cette monotonie renvoie également aux monothéismes (« **monotono-théisme** ») qui, en imposant le discrédit de la vie terrestre au nom d'une vie supérieure et ultime après la mort, condamnent les êtres vivants à ne pas vivre.

Contre cela, il faut se réveiller du cauchemar métaphysique qui discrédite le corps. On peut le faire à partir de la vie. Il faut émanciper l'homme des affabulations idéalistes. Ce sursaut n'est cependant pas si difficile, même s'il suppose de s'arracher aux idoles de la philosophie et de la religion, car le corps est plus fort que les définitions idéalistes du sujet, puisqu'il se rappelle sans cesse au sujet. Il emporte le sujet vers les choses matérielles et sensibles du monde, vers la profusion du réel. C'est donc à partir de lui que la vérité, comme vie retrouvée et affirmée, est possible. En cela, c'est « **l'impertinence** » du corps « **de se comporter comme s'il était réel** » qui est pertinente, bien davantage que la logique ou que la grammaire à laquelle les philosophes se soumettent, sans voir qu'elle n'est que langage. Si le corps est « **faute logique** », c'est parce que la faute ne peut pas être ontologique, au sens de vécue. Le corps ne peut se vivre comme une erreur !

Le corps éprouvé, par conséquent sait mieux que la métaphysique, qu'il est un et multiple, petite raison et grande raison, croissance et décroissance, existant dans et par les rencontres renouvelées. Ce savoir du corps ne peut être défait sans tomber dans l'illusion métaphysique d'une vie sans corps. Le corps alors non seulement nous libère de la métaphysique mais nous réconcilie avec la vie, même quand elle pèse. Il s'agit alors de produire d'autres métaphores pour restituer au corps sa vérité. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche compare celui qui réussit à accueillir la vie au danseur. La danse, dans sa capacité à exprimer une gamme d'émotions – de la joie à la tristesse, de l'amour à la douleur – est un puissant symbole de cette affirmation de la vie. Danser, c'est faire face aux difficultés, c'est transcender la douleur, c'est trouver de la joie et du sens dans l'existence, autrement dit c'est devenir ce corps qui a été oublié.

Conclusion

Cet extrait du *Crépuscule des Idoles* (« La « raison » dans la philosophie ») déconstruit le discours de la philosophie idéaliste par la provocation. Il met ironiquement en avant ses impensés : la raison métaphysique est croyance et idolâtrie, alors même qu'elle prétend nous en délivrer. Pour Nietzsche, il nous faut retrouver le devenir, les sens et le corps, c'est-à-dire vivre complètement ce monde qui est le nôtre.